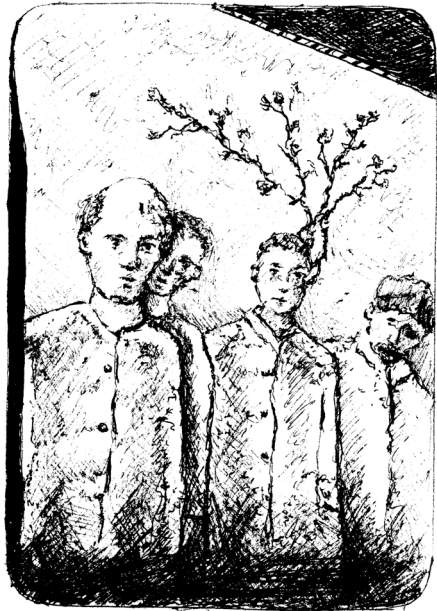


SALLE D'ATTENTE AVEC VUE VERS L'INTÉRIEUR

Je vais te dire pourquoi je suis là. Pour passer un moment. Je viens pour être ce que je peux. Je viens pour ce truc : être-moi et être-là, pour le reste je ne sais pas. Je viens asséoir un peu ma méfiance, ses jambes en ont bien besoin. Je viens ouvrir un espoir, il a sacrément besoin de s'aérer la tête. Mais ma non-envie ne veut pas que je reste, je me fais plaisir et je me tire, dans la minute qui vient ou dans une demi-heure.

Nous parlons. Nous lisons. Nous écrivons. Mais nous ne parlons pas. Nous ne lisons pas. Nous n'écrivons pas. Nous vivons mais nous ne vivons pas. Nous avons et nous n'avons pas. Nous sommes et nous ne sommes pas. Et le pire de tout, c'est toujours le masque. Le masque sauve la moitié de notre visage, mais nous vole le corps de la tête aux pieds. Il nous vole le dedans, pas le dehors. Le masque dilate une espèce de silence. Regarder comme ça, les yeux dans les yeux, c'est comme des mots-balles en ajoutant un silencieux au revolver. Ma peur est d'être obligé de voir des films d'épouvante. Mais, si vous avez besoin d'un acteur, je suis là pour le meilleur et pour le pire. Quand c'est moi-même qui réponds à l'appel que je lance, je sais de quoi je parle. Par contre, si je m'en rends compte, je ne compte plus. Je suis dans cet état. Je vis dans cet état. Et ni l'état où je suis, ni l'état où je vis, ni l'état auquel j'appartiens, ne laissent croire que je suis écouté. Pour les autres, il y a toujours tout et n'importe quoi. Pour moi, il n'y a que ce presque rien.



Des mots. Que des mots. C'est ça qui fait que je me sens seul. Et mes parents, que j'ai perdus, me laissent seul, eux aussi. J'écrivais mais j'ai cessé d'écrire. Tout est dans ma tête. J'ai des mots de l'enfance que je n'emploie plus. C'est comme si j'éteignais le feu de cheminée pour épargner du bois. J'en saisis un de temps en temps, pour me chauffer les mains quand le froid mord. Les mots sont les seuls meubles de la maison vide. Donc pas de tiroirs. De fait, personne n'écrit pour le tiroir. Si l'on écrit, il envoie ses mots, ses idées, ses sentiments, ses émotions dans une certaine direction. Un crayon à la main suffit pour que la planète soit à mes pieds.

Sommes-nous en possession des premiers mots qu'on nous a dits ? Des seconds mots qu'on nous a dits ? Des troisièmes mots que nous avons inventés, et ainsi de suite ? Donne-moi une tartine à la confidouce, s'il te plaît. Pas la peine de prendre cet air ébahi, un jour je saurai dire ce mot, mais c'est maintenant que j'ai faim. Un mot me trotte dans la tête : flemme. Ça fait du bien de le savourer sans entraves. Quand j'étais petit, je disais « auga » au lieu d'« água ». Notre eau (água) vient de Galicie, le terme « auga » également, porté par des gens et des paroles qui descendent du Nord. Et, sur les berges de leurs dires, nous faisons tous des pique-niques. Car les peuples peuvent devenir des Beubles et les œufs peuvent s'écrire Zeu. Car, en fin de compte,

tout bureau peut cacher un blaireau. Dans mon cas, en grandissant, j'ai découvert que la Grèce n'était pas grasse. Avant cela, il y avait une Graisse qui n'appartenait qu'à moi, j'aurais pu y bâtir une villa.

Il y a des mots que nous ajournons. Il y a des mots que nous abjurons. Je déteste certains mots que je ne veux ni entendre, ni dire, tout simplement parce que je les déteste. Je les épelle juste pour montrer combien de cases il faut remplir pour faire naufrager un bateau de guerre : c-o-c-h-on-n-e, t-a-n-t-o-u-z-e. Lorsque j'entends le mot « jeune », j'ai l'impression d'avoir tout pigé d'avance. Jeune est un de ces mots poliment politiques. Ça brille dans le discours, ça offusque le nom de celui dont le nom vaut la personne. Mimi est un de ces mots qui m'écorchent les cellules grises. Impétrer, voilà un mot qui pète plus haut que son cul ! Globaliser est un terme qui renvoie plus aux lobes du cerveau et non pas tant au concept qu'il recouvre. Mondialiser passe encore... Et l'économie dite parallèle est parallèle à quoi ? Je n'aime pas le mot mensonge car il me vole les songes qu'il m'annonce. Et je me sentirais gagnant si je perdais le mot « perdre ». Il y a des mots qui trouvent le nord et d'autres qui partent vers le sud. Il y a des mots à l'ouest de l'éden et des mots du Far West. Il y a des mots de trop et des mots de pas assez. Il y en a qui ne sont pas ce dont ils ont l'air. Il y en a qui se donnent à la place d'autres qui n'arrivent pas à s'offrir : nous allons mourir couverts de métonymies.

Emílio Remelhe et Paulo João Barrosa avec Armindo, Bruno, José, Joaquim José, Paulo Alexandre, Rúben, Vítor, Paulo, ainsi que Regina, João, Cláudia et Alfredo, dans la Casa da Rua à Porto.